

—Oui, très heureux.... J'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard. Ne l'avez-vous pas entendu tout à l'heure, M. de Larnac, osant leur reprocher de dépenser follement leur argent ? Il n'est jamais fou de dépenser son argent. Ce qui est fou, c'est de le garder. Vos pauvres, — car, j'en suis bien sûr, c'est surtout à vos pauvres que vous pensez, — eh bien ! vos pauvres ont fait aujourd'hui une bonne journée. Voilà mon opinion. La religion ?... oui, la religion.... Ils n'iront pas à la messe !... cela vous fait du chagrin, c'est tout naturel, mais ils vous enverront de l'argent, beaucoup d'argent... et vous le prendrez, et vous aurez bien raison. Vous voyez bien que vous ne dites pas non. Ça va être une pluie d'or sur tout le pays.... Un mouvement ! un tapage ! des voitures à quatre chevaux, des postillons poudrés, des *rallye-papers*, des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice.... Et là, dans ce bois, dans cette allée où nous sommes, je retrouverai peut-être Paris avant qu'il soit longtemps. J'y reverrai les deux amazones et les deux petits grooms dont je parlais tout à l'heure. Si vous saviez comme elles sont gentilles à cheval, les deux sœurs ! Un matin, j'ai fait, derrière elles, tout le tour du bois de Boulogne, à Paris. Je les vois encore. Elles avaient des chapeaux gris à haute forme, de petits voiles noirs bien plaqués sur la figure et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suivait la ligne du dos.... et il faut que des femmes soient fièrement bien faites pour porter des amazones comme ça !... Parce que, voyez-vous, monsieur l'abbé, avec les amazones sans taille, il n'y a pas de tricherie possible....

Le curé, depuis quelques instants, ne donnait plus aucune attention aux discours de Paul. La voiture était engagée dans une allée assez longue et parfaitement droite. Au bout de cette allée, le curé voyait venir un cavalier au galop.

—Regardez donc, dit le curé à Paul, regardez donc. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Est-ce que ce n'est pas Jean, là-bas ?

—Mais oui, c'est Jean. Je reconnais sa jument grise.

Paul aimait les chevaux et, toujours, avant de regarder le cavalier, regardait le cheval. En effet, c'était Jean ; et, en apercevant de loin le curé et Paul, il agita en l'air son képi, qui portait deux galons d'or. Jean était lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny.

Quelques instants après, il s'arrêtait près de la petite voiture, et, s'adressant au curé :

—Je viens de chez vous, mon parrain, et Pauline m'a dit que vous étiez allé à Souvigny, pour la vente. Eh bien ! qui l'a acheté, le château ?

—Une Américaine, madame Scott.

—Et Blanche-Couronne ?

—La même madame Scott.

—Et la Rozerai ?

—Encore madame Scott.

—Et la forêt.... toujours madame Scott ?

—Tu l'as dit, répliqua Paul.... Et je la connais, madame Scott.... et on va s'amuser à Longueval.... Je te présenterai.... Seulement ça fait de la peine à M. l'abbé.... parce que c'est une Américaine, une protestante.

—Ah ! c'est vrai, mon pauvre parrain.... Enfin nous causerons de tout cela demain. J'irai dîner avec vous j'ai prévenu Pauline. Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis de semaine, et il faut que je sois au quartier à trois heures.

—Pour la botte ? dit Paul.

—Oui, pour la botte.... Au revoir, Paul !... A demain, mon parrain !

Le lieutenant d'artillerie reprit le galop ; Paul rendit la main à son petit cheval.

—Ce Jean, dit Paul, quel brave garçon.

—Oh ! oui.

—Il n'y a rien de meilleur au monde que Jean !

—Non, rien de meilleur !

Le curé se retourna pour voir encore Jean, qui se perdait déjà dans la profondeur du bois.

—Oh ! si, il y a vous, monsieur l'abbé.

—Non, pas moi, pas moi.

—Eh bien ! voulez-vous que je vous dise, monsieur l'abbé ? il n'y a rien de meilleur au monde que vous deux, vous et Jean. La voilà, la vérité !... Oh ! tenez, le bon terrain pour trotter ! Je vais laisser marcher Niniche.... Je l'ai appelée Niniche.

Paul, de la pointe de son fouet, caressa le flanc de Niniche, qui se mit à trotter d'un train d'enfer, et Paul, tout joyeux :

—Mais regardez donc comme elle lève les pattes, monsieur l'abbé ! regardez donc comme elle lève les pattes ! Et si régulière !... Une vraie mécanique.... Penchez-vous pour voir.

L'abbé, pour faire plaisir à Paul, se pencha un peu pour voir comme Niniche levait les pattes.... mais il pensait à autre chose.

II

Ce lieutenant d'artillerie s'appelait Jean Reynaud. C'était le fils du médecin de campagne qui reposait dans le cimetière de Longueval. Lorsque l'abbé Constantin vint prendre, en 1846, possession de sa petite cure, un docteur Reynaud, le grand-père de Jean, était installé dans une riante maisonnette, sur la route de Souvigny, entre les deux châteaux de Longueval et de Lavardens.

Marcel, le fils de ce docteur Reynaud, terminait à Paris ses études de médecine. C'était un grand travailleur, d'une rare distinction d'esprit. Il fut reçu le premier au concours d'agrégation. Il était résolu à rester à Paris, à y tenter la fortune.... et tout déjà lui promettait la plus heureuse et la plus brillante carrière, quand il reçut, en 1852, la nouvelle de la mort de son père, frappé d'une attaque d'apoplexie. Marcel accourut à Longueval, le cœur déchiré. Il adorait son père. Il passa un mois auprès de sa mère, et, au bout de ce temps, parla de la nécessité de son retour à Paris.

—C'est vrai, lui dit-elle, il faut que tu partes.

—Comment ! que je parte ?... Que nous partions. Et ce que tu crois que je vais te laisser ici toute seule ?... Je t'emmène.

—Aller vivre à Paris !... Quitter ce pays où je suis née, où ton père a vécu, où il est mort !... Je n'ai je ne pourrai, mon enfant, jamais ! Pars seul, puisque ta vie et ton avenir sont là-bas. Je te connais. Je sais que tu ne m'oublieras pas, que tu viendras me voir souvent, très-souvent.

—Non, ma mère, répondit-il, je resterai.

Il resta.... Ses espérances, ses ambitions, tout, en une minute, s'évanouit, disparut. Il ne vit plus qu'une chose : le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère âgée et souffrante. Dans ce devoir simplement accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur. D'ailleurs, au bout du compte, ce n'est guère que dans le devoir que se trouve le bonheur.